



FRERICHS
—
DES MALADIES
DU FOIE



RC845
F63

100

Julii 4 de 1774

*A. mi quavis. discipulo et professor de Mr.
divina Gustavo Rute et Schindler.
En parate de estimatione*

Manuel Robredo



TRAITE PRATIQUE

DES

MALADIES DU FOIE



PARIS BIBLIOTHECA

IMPERIALE

DE MEDICINA

1774

1774

1774

1774

TRAITÉ PRATIQUE
DES
MALADIES DU FOIE

PAR LE DOCTEUR

FR. THÉOD. FRERICHS

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN
MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Traduit de l'allemand

PAR LES DOCTEURS

LOUIS DUMÉNIL
Médecin des hôpitaux de Rouen.

J. PELLAGOT
Ancien interne des hôpitaux de Paris.

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

Avec 80 figures intercalées dans le texte.



PARIS BIBLIOTECA

J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES, HIPP. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET. | **NEW-YORK,** BAILLIÈRE BROTHERS, 440, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 14.

1862

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TRAVAUX DE M. LE PROFESSEUR FRERICHS.

Die Bright'sche Nierenkrankheit und deren Behandlung. Eine Monographie.
Braunschweig, 1851. In-8, 286 pages avec 1 planche.

Une nouvelle édition revue et augmentée est sous presse.

Pathologisch-anatomischer Atlas zur Klinik der Leberkrankheiten. Braunschweig, 1858-1861. 2 cahiers grand in-4, avec 26 pl. gravées et coloriées. 44 fr.

Conceit, typographie et stéréotypie de Caillé.

000530

TRAITE PRATIQUE
MALADIES DU FOIE

PAR M. THEOD. FRERICHS



BIBLIOTECA
PARIS
J. B. BAILLIÈRE & C^o
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
RUE CASSELIN, 17

000520

préface à mon aide. Qu'on n'aie pas en intérêt que j'ai voulu sacrifier la clinique proprement dite à l'abstraction doctrinale; j'en suis sûr, mon ambition la plus vive a été que mon livre put servir au praticien aussi bien qu'au savant. Tous mes efforts ont été dirigés vers ce but, et les nombreuses observations intercalées dans le texte prouveront au lecteur que l'unique intention de donner à ce traité des maladies du foie la clarté et la simplicité nécessaires.

PRÉFACE

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

Lorsque l'on m'exprima le désir de traduire en français mon *Traité des maladies du foie*, j'accueillis cette proposition avec satisfaction. Il ne pouvait m'être indifférent, en effet, que les résultats de mon travail fussent connus d'une nation qui a rendu à la science médicale de si nombreux services, et qui, maintenant encore, compte dans ses rangs des hommes tels que Rayer, Louis, Andral, Cruveilhier, Claude Bernard, et tant d'autres savants de premier ordre.

La dernière monographie complète publiée sur les affections du foie est l'ouvrage de Budd. Elle résume fidèlement les opinions alors acceptées; mais depuis, de nombreuses recherches ont été entreprises, qui ont éclairé bien des points de la pathologie jusque-là restés obscurs, et modifié certaines idées encore en vigueur. J'ai cherché à utiliser toutes ces nouvelles conquêtes de la science moderne, en les soumettant, avant de conclure, à la plus scrupuleuse investigation. Persuadé que la mission de notre époque est d'imprimer à la médecine un caractère véritablement scientifique, je me suis bien gardé de rejeter le concours de la chimie, du microscope, de la physiologie; partout où les sciences naturelles ont pu m'éclairer sur les changements fonctionnels, morphologiques ou chimiques produits par la maladie, partout où elles m'ont semblé capables de compléter mes connaissances étiologiques, je les ai ap-

pelées à mon aide. Qu'on n'aille pas en inférer que j'ai voulu sacrifier la clinique proprement dite à l'abstraction dogmatique : loin de là, mon ambition la plus vive a été que mon livre pût servir au praticien aussi bien qu'au savant. Tous mes efforts ont été dirigés vers ce but, et les nombreuses observations intercalées dans le texte prouveront au lecteur ma ferme intention de donner à ce traité des maladies du foie la clinique pour base.

J'ai revu avec soin les épreuves françaises, toutes m'ont été soumises avant d'être livrées à l'impression ; je puis donc me porter garant de l'exactitude fidèle avec laquelle ma pensée a été traduite.

Maintenant qu'il me soit permis de remercier les docteurs Pellagot et Duménil, qui ont bien voulu être mes interprètes dévoués ; c'est à eux et à MM. Baillière que je dois de pouvoir aujourd'hui soumettre mon œuvre à l'appréciation impartiale du public médical français.

L'AUTEUR.

BERLIN, 2 novembre 1861.

PRÉFACE

Avant d'aborder l'histoire des maladies du foie, et de préciser le résultat de mes recherches cliniques ou pathologiques, je crois bon d'expliquer d'abord les principes qui m'ont guidé dans la composition de cet ouvrage. C'est en me plaçant au point de vue de l'ensemble, que je vais exposer d'une manière sommaire les idées générales dont je me suis inspiré, et sur lesquelles repose ce que je nommerai ma méthode. Je désire simplement poser ici quelques prémices, dont le lecteur trouvera et appréciera plus tard les conséquences.

Notre époque admet maintenant, d'un commun accord, que la science de la vie forme un tout naturel et indivisible. On ne reconnaît plus de barrières infranchissables, de limites essentielles entre les phénomènes vitaux de la santé et ceux de la maladie ; aux uns comme aux autres on suppose les mêmes lois, et la vie, partout où elle se manifeste, chez le malade comme chez l'homme sain, est interrogée à l'aide des mêmes procédés. Pour arriver au but désiré, pour créer une médecine scientifique, la simple observation au lit du malade ne suffit plus ; aussi, tout en lui laissant la place d'honneur qui lui appartient, tout en recueillant avec sollicitude ses enseignements indispensables, on cherche et on trouve dans les sciences accessoires, la chimie, la physiologie, le microscope, des auxiliaires précieux.

Sans doute, cette direction imprimée à la science n'est pas nouvelle ; mais on peut affirmer que jamais elle ne fut suivie avec autant d'ardeur que dans ces six dernières années, et ne mena jamais à des résultats aussi considérables. A partir du moment où

l'on cessa de séparer la maladie des autres phénomènes vitaux, et de la considérer comme douée d'une existence indépendante, l'horizon s'éclaircit, l'idée générale se précisa. On comprit mieux les divers états pathologiques dont on scruta dès lors les conditions matérielles, et que l'on ramena aux lois physiologiques.

Certes, des avantages aussi importants ne furent pas remportés sans périls; plus d'une fois le faux se mêla au vrai, et l'erreur se substitua à la vérité. Pour interroger la nature sous toutes ses faces, le travail dut se diviser, et cette division, en produisant une riche moisson de faits isolés, les rendit plus difficiles à coordonner, à embrasser d'un seul coup d'œil. Certains écrivains, entraînés par leurs prédilections particulières, arrivèrent à la partialité; ils attribuèrent à l'objet de leurs études favorites une portée excessive, une importance exagérée. Du reste, ce n'était là qu'une conséquence de l'humaine nature: «*Suo quisque studio delectatus alterum contemnit,* » et il n'en résulta aucun désavantage durable.

En présence de cette activité déployée par la médecine scientifique, la médecine exclusivement clinique se trouvait dans une position difficile. Confinée dans un domaine si souvent exploré, elle ne pouvait concourir à la construction de l'édifice général dans la même mesure que les sciences accessoires; aussi voit-on ces dernières figurer presque seules dans la littérature contemporaine, et souvent y produire une foule d'éléments parasites.

Chaque jour rendait donc la séparation plus tranchée entre les deux doctrines; en outre, comme à d'autres époques d'essor scientifique, comme au dix-septième siècle notamment, les rapports entre la pratique pure et la science étaient compris de la manière la plus diverse.

Un grand nombre de médecins restèrent attachés à la tradition antique. Suivant eux, la thérapeutique devait tout attendre de l'empirisme, rien ou presque rien de la médecine scientifique. Ils consentaient bien à faire à celle-ci quelques rares emprunts, à en extraire certaines données propres, selon eux, à éclairer le diagnostic ou à expliquer quelques symptômes; mais ils repoussaient sa direction générale, et refusaient absolument de subir son influence.

Tandis que ces médecins se cloîtraient ainsi dans le passé, et n'acceptaient qu'à contre-cœur ou rejetaient même les conquêtes de

l'esprit moderne, d'autres, au contraire, se précipitaient avec ardeur dans la voie nouvelle qui leur était ouverte. Malheureusement, beaucoup de ces derniers tombèrent, à leur tour, dans un autre genre d'erreur. Prenant la médecine scientifique, ou même quelque-une de ses fractions isolées, telle que l'anatomie pathologique, pour la substance et le résumé de la clinique, ils reléguèrent à l'arrière-plan la thérapeutique, dont la forme surannée leur parut incapable de résister à la critique. Bientôt parmi ceux-ci, les uns, égarés par des observations pathologiques mal interprétées, perdirent courage et tombèrent dans le nihilisme thérapeutique, tandis que d'autres, s'exagérant la portée des conquêtes de la science et oubliant les avertissements de l'histoire, s'égarèrent dans les errements de la médecine dite rationnelle, qu'ils proclamèrent la seule véritable.

En dehors de ces deux écoles principales et de leurs diverses nuances on vit encore se former d'autres sectes, qui, secouant à la fois le joug de la tradition et celui de la science, prétendirent édifier la thérapeutique à elles seules et de haute lutte.

Le point de vue sous lequel le rôle de la clinique a été envisagé dans cet ouvrage, diffère de ceux que nous avons exposés jusqu'ici.

La clinique a pour base la médecine scientifique tout entière, qui lui prête son concours en dehors de toute préoccupation d'application pratique. La physique et la chimie ont seulement porté des fruits, quand on se fut donné à elles sans s'inquiéter du but actuel; il en sera de même pour la médecine. L'objet de l'observation clinique n'est pas dans les phénomènes morbides pris isolément ou groupés d'une manière plus ou moins artificielle; il embrasse l'individu malade tout entier. Toutes les faces de l'état vital modifié doivent être explorées à l'aide de tous les moyens mis à notre disposition par les sciences naturelles. Quant à la clinique, sa tâche est de concentrer en un unique foyer les résultats conquis par les voies les plus diverses. C'est à elle à expliquer et à corriger les divergences qu'entraîne toujours la division du travail.

Entre la partie scientifique de la médecine clinique et la pratique, son but spécial, s'ouvre encore un abîme sur lequel sont jetés çà et là quelques ponts rares et vacillants. Sans doute, en acquérant une notion plus parfaite des phénomènes morbides, nous rendons plus certaine notre action au lit du malade; mais, combien nous sommes

loin encore de pouvoir instituer un traitement à l'aide de notre seule raison ! toute tentative semblable a toujours été sévèrement punie.

Il faut l'avouer, la pathologie presque entière est purement descriptive; sur quelques points seulement on est parvenu à cette interprétation scientifique des faits, à cette vue claire de leurs relations intimes que suppose une médecine rationnelle. La thérapeutique doit donc rester encore à la merci de l'empirisme, mais non pas de cet empirisme grossier qui repose sur des soi-disant observations, recueillies sans conscience du problème proposé, rassemblées sans critique, et transmises ainsi de générations en générations. Il faut soumettre l'étude de la thérapeutique à la même méthode que celle de la pathologie : la voie est préparée, et la médecine scientifique, si elle n'a pas permis une médecine rationnelle, a du moins rendu ici notre tâche plus facile. Une investigation plus précise des phénomènes qui accompagnent, précèdent ou suivent la maladie, permet maintenant de mieux saisir les indications du traitement; un diagnostic plus exact assure l'emploi de faits semblables, enfin, les études pharmacologiques fournissent les premiers éléments pour pénétrer l'action des médicaments.

D'ailleurs, il s'agit moins pour la thérapeutique que pour la pathologie d'une reconstruction complète; ce qu'il faut ici avant tout, c'est un examen approfondi, une utilisation judicieuse des résultats déjà acquis. Les matériaux légués à la médecine scientifique sont, sous bien des rapports, identiques à ces travaux de l'alchimie d'où naquit la chimie moderne. Dans les deux cas, on s'est trouvé en présence de faits rassemblés d'après des vues fort bornées et dès lors incomplètes : là, l'idée de la pierre philosophale, ici, la recherche des spécifiques, ont fait perdre de vue la nature et conduit à l'erreur. Néanmoins la médecine doit, à l'exemple de la chimie, profiter de ces travaux du passé et s'aider du secours de la tradition pour achever son œuvre. Du reste les observations thérapeutiques des anciens sont, sous bien des rapports, infiniment supérieures à leurs observations pathologiques; en effet, pour instituer un traitement, il s'agit bien moins d'analyser les détails des phénomènes locaux, que d'apprécier l'état général, vers lequel les anciens dirigeaient surtout leur attention.

On connaît maintenant les principes généraux que j'ai cherché

à appliquer dans cet ouvrage; il me reste à dire quelques mots sur son objet spécial.

La pathologie du foie présente d'assez grandes difficultés; la structure intime, les fonctions de cet organe ne sont encore qu'imparfaitement connues, et c'est seulement dans ces dernières années qu'on est parvenu à jeter quelques lumières sur ses relations avec les transformations de la matière. En outre, le foie est souvent malade sans qu'aucun trouble se manifeste à l'extérieur; tous les désordres siègent dans la sphère végétative et s'y confinent, jusqu'au moment où, ayant atteint une certaine gravité, ils finissent par se trahir. On ne doit donc pas s'attendre à trouver, dans la description qui sera faite des affections du foie, ces symptômes fortement accusés qui caractérisent les maladies du cœur, du cerveau ou des poumons.

Là où j'ai émis des opinions nouvelles, restées plus ou moins à l'état d'hypothèses (1), je demande qu'on les soumette à l'examen le plus scrupuleux. J'ai eu soin, dans ces cas, de séparer le fait d'avec l'interprétation qui m'est personnelle; à la fin de l'ouvrage on trouvera des expériences destinées à prouver ce que j'ai avancé.

En dressant le plan de ce livre, je me suis placé bien plus au point de vue de la médecine qu'à celui de la physiologie et de l'anatomie: de là vient l'étendue donnée à l'histoire de l'ictère, auquel j'ai rattaché l'acholie et l'atrophie aiguë du foie, bien que rigoureusement cette dernière dût être rapprochée de l'hépatite.

L'ouvrage a été divisé en quinze chapitres subdivisés, au besoin, en plusieurs articles et paragraphes. J'ai d'abord tracé d'une manière générale l'histoire des maladies du foie; ensuite, j'ai exposé les résultats des recherches faites pour déterminer les variations que le poids et le volume de la glande présentaient dans l'état de santé ou pendant la maladie; enfin, j'ai indiqué les moyens d'apprécier, au lit du malade, ces changements de grosseur ou de forme, et d'en tirer parti au point de vue du diagnostic. Ces notions préliminaires une fois établies (2), j'aborde l'étude de chaque affection du foie prise en particulier, et je commence par l'ictère, auquel le chapitre iv tout entier est consacré. Immédiatement après, et

(1) Chap. iv, p. 80.

(2) Dans les chap. I, II, III.

pour les raisons ci-dessus énoncées, je place l'acholie avec l'atrophie aiguë, puis l'atrophie chronique, l'état gras, la pigmentisation (1), et enfin l'hypérhémie du foie (2). Dans le chapitre x, il est traité de l'inflammation hépatique, que j'étudie en particulier dans la capsule de Glisson et dans le parenchyme, suivant qu'elle est superficielle ou profonde. Cette dernière forme est divisée par moi en diffuse et en circonscrite. L'inflammation diffuse est ensuite envisagée séparément à l'état aigu et à l'état chronique; c'est à celle-ci que je rattache la cirrhose ou induration granulée. Quant à l'inflammation profonde circonscrite, sous ce titre je décris l'hépatite vraie ou suppurative et les abcès du foie. Enfin, comme complément à l'histoire de l'inflammation, un article spécial est consacré à l'hépatite syphilitique.

À l'inflammation succèdent la dégénérescence cérumineuse, lardacée ou amyloïde, puis l'hypertrophie (3), et les productions nouvelles ou tumeurs du foie. Ce dernier chapitre (4) m'a fourni des articles spéciaux pour les tumeurs cavernueuses, la tuberculisation, les productions lymphatiques, les kystes simples ou hydatiques, et enfin le cancer.

Après les affections du parenchyme proprement dit viennent celles des vaisseaux hépatiques, celles aussi de la veine porte (5). À propos de ces dernières, j'ai explicitement traité de l'obstruction de cette veine et de son inflammation suppurative. Enfin, dans le chapitre xv et dernier, je me suis occupé des affections des voies biliaires, de l'inflammation, du catarrhe, de l'obstruction de ces conduits, des calculs et des coliques hépatiques, etc.

Tel est l'ordre que j'ai suivi et qui m'a paru répondre le mieux aux nécessités de l'exposition dogmatique, tout en se conformant, le plus possible, aux affinités naturelles.

(1) Dans le foie pigmenté, j'ai été contraint de dépasser les limites et de décrire des altérations qui, sous certains rapports, ne se rattachent pas directement à l'affection du foie. J'espère que la rareté des circonstances permettant d'observer un si grand nombre de cas de formation de pigment dans le sang, et la petite quantité de ceux qui jusqu'ici ont été décrits avec précision me feront pardonner cette digression.

(2) Chap. v, vi, vii, viii, ix.

(3) Chap. xi et xii.

(4) Chap. xiii.

(5) Chap. xiv.

Il me reste maintenant à remercier ceux qui m'ont aidé à achever ce travail. Ce sont d'abord mes amis et collègues le conseiller Reichert et le professeur G. Stædeler, de Zurich. Je dois beaucoup aux connaissances que possède le premier dans tout ce qui concerne l'anatomie fine; son extrême habileté à préparer les pièces anatomiques a facilité le dessin des figures exécutées par M. Assmann. Mon ami Stædeler m'a aidé de sa science en chimie; c'est à lui que je suis redevable des analyses élémentaires des produits anormaux du travail de composition et de décomposition, qui ont été trouvés dans le foie et dans l'urine. MM. les docteurs Valentiner et Neukomm ont accompli dans mon laboratoire un grand nombre de recherches chimiques; MM. le professeur Rühle, le conseiller médical Grætzler, les docteurs Hasse, Cohn, et d'autres médecins de l'hôpital Allerheiligen, m'ont aidé dans les pesées et les mensurations nombreuses que nous avons faites, ou m'ont communiqué des faits pathologiques intéressants.

À eux tous j'adresse ici mes bien vifs remerciements.

L'AUTEUR.

BRESLAC.